

RAMIREZ, Bruno, *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie du Québec*. Montréal, Boréal Express, 1984.  
136 p.

Yves Frenette

Volume 39, Number 3, Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304384ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304384ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Frenette, Y. (1986). Review of [RAMIREZ, Bruno, *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie du Québec*. Montréal, Boréal Express, 1984. 136 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(3), 432–434.  
<https://doi.org/10.7202/304384ar>

RAMIREZ, Bruno, *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie du Québec*. Montréal, Boréal Express, 1984. 136 p.

Traduction et remaniement d'un texte originellement publié en langue anglaise en 1978, ce petit livre est une contribution majeure à l'historiographie du Québec et à celle des groupes ethniques du Canada. En levant le voile sur l'histoire des migrants italiens qui firent de Montréal leur lieu de résidence, temporaire ou permanent, avant 1930, Bruno Ramirez rend aussi un immense service aux Montréalais d'ascendance italienne et au public québécois en général, à qui la perspective historique fait cruellement défaut dans ses relations avec les communautés culturelles.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. Dans un premier temps, l'auteur traite brièvement des «précurseurs», c'est-à-dire des Italiens qui habitaient à Montréal dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. Peu nombreux, appartenant aux milieux artisanaux et commerçants, ils avaient un fort degré d'interaction avec la société hôte, comme en font foi leurs mariages fréquents avec des Canadiennes françaises. Malgré cela, la mobilité géographique était très grande. Des 55 personnes relevées en 1871, il n'en restait que quatorze dix ans plus tard. Il est évident que, pour cette période, les sources sont rares et Ramirez a dû s'en tenir aux listes nominatives de 1871 et 1881, ce qui, forcément, limite sa perspective.

Avec «la période de transition», qui constitue la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur entre dans le vif de son sujet. Cette période, qui s'étend grosso modo de 1900 à 1910, est caractérisée par l'apparition d'une migration de masse vers le Canada, migration qui, le plus souvent, est temporaire. Comme la plupart des migrants originaient du Molise, Ramirez a effectué des incursions dans les archives de cette région, ce qui lui permet de présenter au lecteur

les causes de l'émigration et aussi ses conséquences sur le développement régional.

Les 4 000 Italiens qui résidaient à Montréal en 1905 étaient, pour la moitié, des «travailleurs sans famille». L'existence de cette colonie était à la fois cause et conséquence du «commerce de migration». Les migrants avaient besoin de travail, de logement, de banquiers, pour expédier à leurs familles demeurées au «paese» l'argent durement gagné. Des intermédiaires surgirent, «padrone», «banchisti», qui exploitèrent leurs compatriotes sans merci. Comme pour les autres groupes immigrants en Amérique du Nord, les conditions résidentielles des Italiens de Montréal étaient très mauvaises. Ils s'aggloméraient dans un quadrilatère du centre-ville où la surpopulation était chronique. Les autorités et l'opinion publique s'inquiétaient de cette concentration de travailleurs saisonniers, par définition souvent en chômage, l'hiver en particulier, et qui semblaient être prompts à jouer du couteau. D'où la naissance de préjugés tenaces sur le caractère italien.

L'auteur consacre aussi plusieurs pages aux notables de la communauté italienne. Il met en exergue le conflit de leadership qui les opposa au «padrone» Antonio Cordasco, le «roi des travailleurs italiens». Il a de la difficulté, cependant, à expliquer l'enjeu de cette «guerre». Constitue-t-elle un conflit d'intérêts pour le contrôle du commerce de migration ou une lutte de pouvoir pour «la représentativité (...) face à une population fluctuante» (p. 51)? L'auteur aurait peut-être eu avantage à comparer les Italiens de Montréal avec d'autres groupes ethniques dont les querelles intestines ont fait l'objet d'analyses.

Ramirez termine cette partie par une discussion de l'adaptation socio-économique des immigrants, qui a marqué le passage de la migration temporaire à la migration permanente, vers 1910. C'est pendant ces années que se dessina un mouvement résidentiel vers le nord de la ville.

La troisième partie traite de l'implantation de la Petite Italie durant les décennies 1910 et 1920. On y apprend que la population s'accrut en même temps qu'elle se stabilisa. Ainsi, le nombre d'individus seuls diminua et le nombre de familles augmenta. Le rapport de masculinité était aussi à la baisse. L'auteur s'attarde aux institutions et à leur fonction de contrôle social. Il montre que la paroisse du Mont-Carmel était incapable d'affirmer son autorité sur une population mobile de journaliers, souvent sans famille. La situation changea quelque peu avec la stabilisation de la population italienne et avec la fondation de la paroisse Notre-Dame-de-la-Défense dans le nord. Mais encore en 1915 le curé estimait qu'un tiers des paroissiens ne pratiquait pas. L'auteur a des commentaires fort pertinents sur la situation scolaire qui, à long terme, poussait les parents à envoyer leurs enfants dans des écoles protestantes, donc anglophones. De même, les pages sur le rôle des épiceries de quartier et sur les pensions sont parmi les meilleures du livre.

Huit interviews constituent la dernière partie de l'ouvrage et illustrent à merveille les propos de l'auteur. Elles aident le lecteur à saisir la réalité immigrante italienne: la migration en chaîne, la difficile recherche d'emploi, la situation des femmes, restées au «paese» à prendre soin du lopin de terre et des jeunes enfants pendant que le mari travaillait en Amérique; puis, émigrées à leur tour, le confinement à la maison où, souvent, pour joindre les deux

bouts, elles devaient prendre des pensionnaires. Certains passages sont émouvants.

Si l'apport des *Premiers Italiens de Montréal* est certain, trois problèmes marquent néanmoins le livre. Le premier a trait à sa structure. La division en tranches chronologiques correspondant aux trois grandes étapes de l'immigration italienne avant 1930 était probablement la meilleure façon de rendre compte du mouvement. Mais, ce faisant, la continuité des phénomènes est souvent diminuée. Ainsi, on a presque l'impression qu'il n'y a plus eu d'émigration temporaire après 1912-13. Dans le même sens, il n'y a pas d'analyse des structures d'encadrement avant la partie sur l'implantation. Et il faut attendre cette même partie pour que l'auteur discute de la vie des «bordanti». Pourtant, n'étaient-ils pas plus nombreux à la période précédente, s'il faut en croire ses statistiques sur les journaliers «sans famille»?

Le deuxième reproche qui peut être adressé à l'auteur est de ne pas avoir situé son étude dans la foulée des nombreux travaux publiés sur l'immigration italienne aux États-Unis. Nous pensons en particulier aux ouvrages de Humbert Nelli, de Virginia Yans-McLaughlin et de John Briggs. N'y aurait-il pas trouvé matière à alimenter sa réflexion sur la communauté italienne de Montréal?

Enfin, nous nous devons de noter la lourdeur de plusieurs passages. Il nous a parfois fallu relire un paragraphe deux ou trois fois pour comprendre son sens. Ici, ce n'est pas tant l'auteur qui est à blâmer mais plutôt l'éditeur.

Ces remarques n'enlèvent rien à la valeur des *Premiers Italiens de Montréal*. Comme les individus de son premier chapitre, Bruno Ramirez est un précurseur. Nous souhaitons que son exemple soit suivi. Nous souhaitons aussi qu'il poursuive ses recherches et qu'il nous donne, dans un avenir pas trop éloigné, un travail définitif sur la communauté italienne de Montréal.

Seattle, Washington

YVES FRENETTE